

ET SI L'AMOUR LE PLUS FORT ÉTAIT
LE PLUS DANGEREUX

CE QUE LA MER EFFACE



PAUL BREHAL

PAUL BREHAL

Ce que la mer efface

© PAUL BREHAL, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9262-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Mourir pour un être,
c'est peut-être la manière la plus haute de l'aimer »*

Marguerite Yourcenar

CHAPITRE I

Après ses études, Adrien s'accorde du temps

*Adrien part pour Lisbonne – Séville et Algésiras.
Il embarque pour Tanger, aime et fuit Zineb
reprend un steamer pour Marseille, et
rejoindra Alexandrie et Le Caire*

Tanger, le 8 juillet 1894

Maison blanche, quartier européen

Ma chère Louise, ma petite Marie-Lou

Je t'écris du bord du monde. Le ciel ici, ne connaît pas le doute : il se lève en feu et s'endort dans la cendre. Tout est plus dense, plus lent, plus ancien. Les Européens qu'on croise dans les salons font semblant de régner encore, mais ce sont les chats errants et les enfants silencieux qui détiennent la vérité du lieu. Je loge dans une villa andalouse prêtée par un ami du consul de France. Les murs sont ocres, les fenêtres bleues, et le silence y est troublant. Il me réveille parfois la nuit, comme une main posée sur le front. Je lis peu, j'écris moins, mais je marche. À l'aube dans les ruelles, je croise les muezzins et les marchands de menthe. On me prend pour un Anglais. Je ne proteste plus.

Tu voulais des nouvelles. Les voici. Je suis bien vivant, mais je ne sais pas si je suis encore moi. Quelque chose s'est fendu en moi, doucement, sans douleur. Je n'ai plus envie de rentrer. Pas encore. Paris me semble si raide, si gris. Papa ne comprendrais pas, je le sais. Dis-lui simplement que je lis l'histoire arabe et que je prends des notes, pour un article fictif. Cela le rassurera. Il me croit encore capable d'une carrière, et je n'ai pas le courage de le détromper.

Je dois t'avouer quelque chose. Il y a ici, une jeune femme. Une franco-marocaine, elle s'appelle Zineb, qui loge avec ses parents à la maison d'hôtes où j'avais loué à mon arrivée une chambre. Elle est très belle, élancée, les cheveux cuivrés et les yeux de couleur noisette. Zineb est jeune, elle a dix-neuf ans et elle a l'insouciance de sa jeunesse, mais aussi une sagesse et un aplomb à toute épreuve. Elle me plaît beaucoup

Nous dînons ensemble certains soirs, au clair de lune. Nous parlons peu, nous nous comprenons. Je suis revenu aujourd'hui d'un voyage étrange et lumineux. Quelques jours passés à Casablanca. J'ai croisé des regards, des paroles voilées, des éclats d'or et des silences. Et puis... une lumière. Une de celles qui ne s'expliquent pas, mais qui s'impriment quelque part, au fond de la mémoire – ou du cœur, je ne sais pas très bien. Je ne veux pas t'inquiéter. Je vais bien. Simplement, quelque chose s'est ouvert en moi, une fêlure ou un passage. Une chose douce et brûlante à la fois. Tu dirais encore, que j'exagère, que je vis dans mes propres romans. Peut-être, mais pour une fois, Marie-Lou, j'aimerais que tu me croies, sans question. J'ai vu quelque chose de vrai. Je reste encore deux ou trois jours ici.

Est-ce que tu me jugeras ? Je sais combien tu es droite, toi. Mais je n'écris pas pour être absous. J'écris pour que tu me connaisses, car je me connais mieux ici, loin de vous tous, loin des devoirs, des dîners, des attentes.

Je rentrerai bien sûr. À Noël peut-être. Ou au printemps. J'ai envie de revoir Paris, mais différemment. Non plus comme un monde à conquérir, mais comme un théâtre dont on connaît les coulisses. Je ne crains plus de rater ma vie. J'ai seulement peur de ne jamais la choisir.

Je t'embrasse tendrement, ma sœur chérie.

Tu es ce que j'ai de plus vrai là-bas.

Ton frère

ADRIEN

Adrien de La Haye-Monceau était né le trois mai 1870, dans la grande maison aux volets verts, au seize de la rue du Parc à Saint-Mandé. Le lilas croulait ce

matin-là sur les grilles du jardin, et la nourrice pleurait déjà en tenant l'enfant, comme si elle savait que ce garçon-là chercherait toujours à s'échapper. Saint-Mandé n'était alors qu'un petit faubourg cossu, en lisière du bois de Vincennes, où l'on entendait encore les coqs chanter à l'aube et les sabots des chevaux sur les pavés, avant que le tramway ne relie définitivement les villas aux boulevards de Paris. Les, De La Haye-Monceau y vivaient en retrait de la ville, mais non de son rang. La demeure haute et claire, dominait un jardin soigné par un vieux jardinier nommé Trébours. Une balustrade de pierre, des glycines aux piliers du perron, et cette lumière blanche du matin que les vitres filtraient comme par envie.

Adrien grandit là, entre sa sœur trop raisonnable – Louise Marie-Lou, de trois ans son aînée – et un père redouté, Barthélémy De La Haye-Monceau, magistrat austère, jamais tout à fait rentré de ses lectures de Portalis ou de ses silences de catholique. Une mère Solange-Anaïs De La Haye-Monceau, née De Reyvannes, s'effaçait doucement, vêtue de mousseline pâle, dans les parfums de violette et les migraines d'après-midi. Elle aimait ses enfants, mais de loin, comme on aime les souvenirs. C'est Louise qui éduqua vraiment Adrien. Elle lui lut ses premiers poèmes, lui tendit ses premiers romans – Hugo, bien sûr, puis Musset et un peu plus tard les premiers Rimbaud qu'elle lisait en cachette. Elle lui apprit à regarder le monde avec tendresse, et à s'en méfier dans le même élan. À sept ans, Adrien se perdit dans le bois de Vincennes, un matin de printemps. On le retrouva deux heures plus tard, assis sur une souche, les mains pleines de fourmis, contemplant les arbres avec une intensité étrange. Il ne pleurait pas. Il ne semblait pas perdu. Il avait seulement quitté un instant, le monde. L'école primaire chez les frères de la rue Terrier, ne l'enthousiasmait guère. Il écrivait déjà avec une netteté rare, mais refusait d'apprendre les dates. À dix ans, il déclamaient du Racine à table, provoquant l'étonnement agacé de son père. À douze, il fuguait jusqu'à la porte de Paris, un livre de Lamartine dans la poche, prétextant une vocation littéraire. En 1884 à quatorze ans, il entra au Lycée Montaigne, pensionnaire sage et discret, brillant dans les matières classiques, médiocre en mathématiques, rêveur à toute heure. On lui prédisait l'ENS ou Saint-Cyr, selon l'œil du maître. Mais Adrien, lui, n'avait jamais été que littérature, langues, histoire, théâtre surtout. Il avait le goût du costume, du verbe, de la scène, mais pas celui des applaudissements. Il voulait comprendre, pas séduire. C'est vers la Sorbonne qu'il se dirigea, en lettres classiques d'abord, puis en droit pour plaire à son père. Mais déjà, il s'effritait intérieurement. Le

monde autour de lui semblait trop défini, trop balisé. Il y manquait une brèche, une échappée, un orage. Louise était encore célibataire, mais un officier des hussards lui faisait la cour. Il parlait parfois de diplomatie, de journalisme, ou du quai d'Orsay. Mais à vingt-deux ans passés, alors qu'il venait d'achever sa licence, il décida de partir.

Un voyage, sans but précis, un long détour par le Sud de l'Europe, vers ce qu'il appelait le « Dehors ». Lisbonne d'abord, puis Séville, puis Tanger. Il ne le formula jamais ainsi, mais c'était bien une période sabbatique. Quelques mois pour se retrouver, ou se perdre mieux. Il avait laissé une lettre brève à son père :

« Ne m'en veux pas. Je ne renonce pas, je m'éloigne. Il faut parfois quitter la carte pour comprendre le territoire. »

C'est à Louise, et à elle seule, qu'il écrivit des lettres longues, plus vraies. Elle seule, peut-être, le connaissait vraiment.

Lorsque sa grand-mère maternelle Léontine, s'éteignit, un matin de février 1893, dans son appartement de l'avenue Montaigne, Adrien ne pleura pas. Il resta seul de longues heures dans le petit salon, là où elle aimait s'asseoir pour lire et regarder par la fenêtre. Il ne l'avait jamais entendu hausser la voix. C'était une femme fine, silencieuse, à la présence paisible. Il se souvenait de ses mains, de sa voix douce, de son parfum de verveine et de violette. Elle était là, seule depuis des années, elle avait quitté la maison de Biarritz lors du décès de son époux, son grand-père Léonce. Elle lui laissa une part importante de son héritage ; trois cent mille francs, précisément – une somme inattendue, presque indécente pour un jeune homme de vingt-quatre ans, mais qu'elle avait voulue libre et sans condition. La lettre du notaire disait : *« Pour qu'il puisse faire ce que son cœur lui dicte, sans entrave »*.

Adrien ne réfléchit pas longtemps. Il refusa l'offre de son père – un poste préparé dans une banque, rue de la bourse – vendit sa montre de famille par défi, loua une malle et partit pour Lisbonne, seul, sans promesse de retour. Il avait débarqué dans la ville blanche, quelques jours après son vingt-quatrième anniversaire, au petit matin de ce mois de mai 1894, dans la lumière ocre d'un printemps qui ressemblait à un été. La ville lui semblait ancienne, étrangère, presque endormie, comme si les siècles l'avaient recouverte d'un voile doré. Adrien avait marché dans le quartier de l'Alfama, longtemps, sans but, grisé par le vent du Tage, par la liberté, par l'étrange impression d'avoir rompu quelque

chose de profond. Il avait loué une chambre, au-dessus d'un café. Il passait ses journées à marcher, à écrire des débuts de phrase dans son carnet. Les femmes le regardaient dans la rue. Il avait ce quelque chose – une manière d'être ailleurs tout en souriant, cette beauté nonchalante, une élégance dandy au bord du décousu. Il ne s'attacha à aucune. Mais une serveuse du café d'en bas, Mariana, monta un soir déposer des draps propres. Elle n'en repartit que le lendemain matin. Elle avait les cheveux noirs, la peau mate, et riait en faisant claquer sa langue sur son palais. Ils ne se parlèrent presque pas, mais Adrien n'oublia pas la manière dont elle avait glissé sa jambe sur la sienne, ni le goût de son épaule au matin. Elle ne revint plus. Il n'insista pas. Il resta un mois et un matin, prit un train pour l'Andalousie. Il avait toujours rêvé de Séville. Il y entra avec la chaleur, la poussière, les cloches. La ville lui apparut comme un théâtre vivant : murs blancs, fleurs cramoisies, balcons chargés de linge, et ce soleil trop vaste qui ralentissait tous les gestes. Il logea dans une petite pension près des jardins de Murillo. C'est là qu'il rencontra Carmen – Bien sûr qu'elle s'appelait Carmen. Elle peignait des éventails pour les touristes, mais rêvait de devenir chanteuse. Elle avait vingt-six ans, portait des robes rouges et lui raconta qu'elle dansait dans un cabaret au bord du Guadalquivir. Adrien la suivit une nuit. Il la vit danser, et il sut qu'il coucherait avec elle. Il la suivit dans les ruelles, après le spectacle, il l'embrassa contre un mur chaud, et elle l'attira chez elle avec cette autorité joyeuse des femmes qui savent ce qu'elles veulent. Ils firent l'amour sans pudeur, avec une intensité presque brutale, les corps moites, la bouche salée. Ils restèrent deux jours sans sortir à faire l'amour à l'envie, la nuit, le jour, puis Adrien s'éclipsa au matin du troisième jour. Il lui laissa quelques mots « Tu étais magnifique. Ne m'attends pas. Adrien »

La traversée depuis Algésiras fut courte, et pourtant il eut l'impression de changer de monde. Tanger le saisit immédiatement. Ce n'était pas l'Orient qu'il imaginait, mais c'était déjà un ailleurs. Une ville suspendue entre les siècles, entres les continents, entre les langues. Il s'y sentit à la fois perdu et chez lui. Il passa les premières nuits après son arrivée le 28 juin 1894, dans une maison d'hôtes tenue par un couple Franco-marocain. Leur fille Zineb, venait d'avoir dix-neuf ans. Elle avait des mains fines et des yeux d'ambre. Elle le guida dans la kasbah, lui parla des vents, des herbes qu'on fait brûler au coucher du soleil. Elle riait fort, marchait vite, et ne portait jamais de chaussures. Les jours à Tanger s'égrenaient dans une lumière blanche, presque liquide. Le vent chaud et léger s'infiltrait dans les ruelles comme un soupir venu de la mer, soulevant une

fine poussière, agitant dans la grâce les tentures, soulevant avec légèreté les voiles. Adrien ne portait plus de cravate et de la malle qu'il avait prévu, il ne sortit plus grand-chose. Il portait un pantalon fluide en lin blanc et une chemise de la même nature. Il marchait nu-tête, les mains dans les poches, les yeux ouverts à tout. Zineb apparaissait toujours sans bruit. Elle avait ce pas souple et léger des chats, et une manière de s'approcher sans qu'on ne la voie venir. Elle riait souvent, d'un rire éclatant et clair qui semblait jaillir tout entier de son ventre. Ses bracelets d'argent tintaient doucement lorsqu'elle parlait, et elle ne regardait jamais Adrien bien en face, sauf lorsqu'elle se taisait. Ils passaient l'après-midi à flâner dans la kasbah. Elle lui montrait les portes anciennes, usées par les siècles, ornées de clous de bronze verdis du temps et d'arabesques entêtées. Ils regardaient les faïences fêlées, les escaliers qui tournent, les terrasses secrètes où sèchent les figues. Elle lui parlait à de mi-voix, comme si elle lui confiait chaque pierre. Adrien la suivait, fasciné par la façon dont sa silhouette se découpait contre les murs blancs, le drapé très fluide de sa robe à fleurs, les reflets de cuivre de ses cheveux. Chaque porte avait sa voix, sa mémoire. Puis au détour, d'une petite rue étroite, elle le fit passer sous une arcade discrète, presque cachée par des bougainvillées, elle le fit s'arrêter. Derrière la porte de cèdre, presque effacée par le temps, se dissimulait une merveille. Zineb poussa doucement la porte – et soudain, le tumulte du dehors disparut. Ils venaient d'entrer dans le *Riad Mokhtar*, ce sanctuaire intime au cœur des maisons marocaines. Le patio s'ouvrait comme un cœur battant, orné d'azulejos bleus et verts. Une fontaine de marbre blanc dont l'eau murmurait sans fin, doucement au centre, cernée de citronniers en pot, et de quelques orangers. Tout autour de fines colonnettes soutenaient une galerie intérieure aux boiseries finement sculptées. Une brise douce faisait tinter les lanternes en verre coloré, suspendues aux poutres. L'air sentait la menthe fraîche et la fleur d'oranger. Autour, les murs étaient couverts de stucs délicats, comme de la dentelle minérale, et le silence semblait, habité. Ils s'assirent sur un petit sofa, aux coussins moelleux grenat et safran, sous un moucharabieh. Une femme leur apporta sur un plateau de cuivre, deux petits verres ciselés et une théière fumante. Le thé était brûlant, vert, sucré, presque trop – Mais Adrien n'en dit rien. Il regardait Zineb, verser le thé de haut, avec une concentration presque rituelle et la main qui tenait la théière tremblait à peine. L'instant fut gracieux – Et lorsqu'elle lui tendit le verre, leurs doigts se frôlèrent. Un effleurement. Rien de plus. Mais un effleurement qui valait mille mots. Adrien sentit dans cette peau chaude et vive, quelque chose d'indéfinissable. Il leva les yeux vers elle, elle ne